

## **Le gardien de phare**

Un vieux célibataire endurci avait été engagé pour opérer un phare, sur une petite île entourée de grands rochers. Ces récifs affleuraient l'écume des vagues. Les plus dangereux s'alignaient en aval et en amont. L'un d'entre eux était situé à presque cinq kilomètres de distance. Il y avait aussi de hauts fonds entre la côte et un écueil redoutable placé à la pointe. Sa tête, complètement sortie hors de l'eau même à marée haute, était peu visible en raison de la configuration des lieux. Si par malchance, il fallait passer entre l'île et la rive, ce devait être à marée basse, car tous les rochers étaient alors à découvert.

Bien des naufrages furent causés par des capitaines téméraires qui essayèrent de louvoyer contre des vents violents de l'est, dans la brume épaisse qui habituellement les accompagne. Dépendant si on était au début du coup de vent, de sa direction, si la nuit n'était pas trop noire, de la marée, les navires devaient adapter leurs manœuvres. Comme il s'agissait d'un emplacement militaire stratégique sur la rive du fleuve Saint-Laurent ainsi que le point de départ d'expéditions missionnaires et commerciales, on persistait à l'utiliser. Au dix-neuvième siècle, le commerce en expansion commandait qu'on rende plus sécuritaires les lieux, d'où le phare. Même aujourd'hui, il faut prendre maintes précautions : sonder, suivre la carte, prêter attention aux feux du fanal et aux signaux sonores.

Les candidats au poste de gardien ne se bousculaient pas dans la région. On racontait que l'île était hantée par les malheureux qui s'étaient noyés tout autour.

Ce vieux garçon, un fameux violoneux qui avait connu plusieurs mois de chômage, avait été attiré par le poste, car il allait lui assurer un revenu régulier. C'était une époque où les conditions de travail étaient difficiles. Il aurait à y passer neuf mois par année sans eau courante ni électricité, et donc sans réfrigérateur ! Pour ses provisions, il aurait à se rendre au village une fois par semaine. La pêche garantirait sa subsistance au besoin. Si la température se

gâtait, il devrait prévoir de la nourriture pour plusieurs semaines. Un poêle à bois, alimenté par les billots tombés des cargaisons que charriait le fleuve et qui s'amoncelaient contre l'île, lui permettrait de manger des repas chauds. Par ailleurs, l'eau potable était puisée à marée haute au moyen d'une pompe à main et d'un tuyau qui descendait jusqu'à l'eau.

Il fallait être un drôle de moineau pour choisir de vivre seul sur cette île où la rigueur du climat et l'apparence de désolation ne pouvaient que rebuter un être sensé. Formé de schistes et de quartzite blanchâtre, couvert de tourbière et d'épinettes rabougries, l'ensemble avait un aspect fantomatique. Ce gardien, un joyeux luron de six pieds, se vantait de n'avoir peur de rien, mais il cachait sous son lit des bouteilles de gin qui soutenaient sa solitude. Au moins, la bâtisse était pimpante avec son sommet, sa porte et les cadres de fenêtre de couleur rouge et ses planches de bois verticales peintes en blanc. Elles protégeaient l'ouvrage de maçonnerie massif de grosses pierres. Elle se dressait fièrement dans le vent avec ses vingt-deux mètres de hauteur. Son abri de criard de brume reposait à ses pieds.

Peu de temps après son arrivée en poste, tard dans la nuit, il entendit des bruits étranges qu'il lui décrivit comme celui de voix plaintives. « AhhhOuuu! AhhhOuuu! » N'osant pas mettre le pied dehors —il n'avait peur de rien, mais il n'était pas fou—, il s'engagea dans l'escalier en colimaçon qui menait à la lanterne. Il comptait une centaine de marches. Son intention était de se rendre au sommet et d'inspecter les environs. Il faut savoir que des trappes ferment le plafond de chaque étage d'un phare. Elles séparent les pièces du bâtiment afin de diminuer le risque qu'un incendie se propage. Chaque fois qu'il ouvrait une trappe, il s'attendait à rencontrer un fantôme. « AhhhOuuu! AhhOuuu! »

Les voix se lamentaient sans relâche. Il se rendit ainsi jusqu'au fanal, qui était entouré d'un balcon extérieur. Là, les voix étaient devenues assourdissantes. « AhhhOuuu! AhhhOuuu! » Il s'empressa de réintégrer le ventre du phare. Il songea à retourner à terre. La chaloupe, qui était son seul moyen de quitter l'île, avait été hissée sur le rocher, à l'abri des marées. La

manœuvre de mise à l'eau était compliquée. Il descendit quatre à quatre les marches jusqu'à sa chambre. Il lui vint alors l'idée de saisir son violon, de grimper tout en haut et, juché sur la plateforme, il se mit à en jouer de telle sorte qu'il pensa faire fuir les mauvais esprits. Le fait est que les voix cessèrent et elles ne reprirent que lorsqu'il déposa son archet. En conséquence, il n'arrêta plus de faire entendre son instrument, jusqu'au petit matin.

Les nuits suivantes, s'il se couchait de bonne heure, il avait un sommeil paisible. Si par malheur il tardait, les voix rappliquaient. Armé d'une bouteille de gin et de son violon, il gravissait l'escalier jusqu'en haut. Rassemblant son courage, il s'imaginait en représentation devant un vaste auditoire. Entre deux grandes gorgées d'alcool, il interprétait des morceaux appris par cœur ou de son cru. Les fantômes appréciaient et se taisaient.

Après un an, il devint un véritable virtuose et un ivrogne. Lorsqu'il était de passage sur la côte, sa musique et le rythme que son archet soutenait faisaient la joie des danseurs dans les veillées. En ces temps reculés, les autorités religieuses voyaient d'un mauvais œil les soirées de danse. Elles finirent par les défendre tout à fait à leurs ouailles. Elles considéraient que c'était l'occasion d'actions impies et contraires à la pudeur. Bien entendu, tout ce qui est interdit attire les jeunes gens pleins de vigueur. Des soirées étaient organisées en cachette dans les granges insonorisées par les meules de foin qu'on poussait contre les murs et dans le grenier, contre le toit.

Les jeunes se donnaient rendez-vous en se servant du bon vieux système de bouche-à-oreille. Il n'y avait pas de réseaux sociaux en cette époque reculée ! La grange choisie était toujours pleine de gens de tous âges et oh ! mes amis, la compagnie swingait ! Des parents plus permissifs accompagnaient leurs progénitures afin de les garder à l'œil. Des gens de passage — la parenté des grandes villes, les commerçants itinérants, les capitaines de bateau et les marins — et des résidents de diverses confessions comme les riches propriétaires des installations portuaires profitaient de ces occasions pour fumer, boire et discuter ! On baragouinait dans une langue et dans une autre. Surtout,

on prenait plaisir à démolir les institutions et le monde pour les reconstruire avec force paroles enflammées et solides rigolades.

Ce qui devait arriver arriva. On murmura sur le parvis de l'église du village que le gardien du phare avait vendu son âme au démon. Il faut dire qu'il manquait souvent les rencontres et les fêtes rituelles. Les airs endiablés traversaient le chenal, envahissaient les terres, portées par le vent et l'eau. Les villageois finirent par lui reprocher d'enchanter qui les uns, leurs époux, leurs fils et leurs filles, et les autres, leurs maîtresses et leurs amants. On lui attribuait des paternités douteuses. Tous avaient sans cesse des fourmis dans les jambes. Ils l'accusaient de ne leur accorder aucun répit. La colère commença à gronder parmi les habitants.

Le curé exigea que le violoneux se prête à un exorcisme public, ce qui aurait permis de rétablir le calme dans la communauté. On le menaça d'engager des procédures pour obtenir son excommunication. Résolu à conserver son gagne-pain, appréhendant de passer pour cinglé s'il avait révélé à quiconque qu'il se donnait en spectacle aux spectres des marins naufragés et craignant l'exclusion s'il n'accédait pas à la requête du prêtre, il promit d'arrêter la musique. Il ne lui resta plus qu'à imaginer un moyen de ne plus entendre le vacarme nocturne des défunts. Il se fabriqua des bouchons en cire d'abeille et il vendit à contrecœur son violon à un voyageur qui lui en offrit un bon prix.

Ayant perdu son passe-temps principal, il lui fallut en trouver un autre. Il se mit à l'écriture, rédigeant les récits de légende qu'il avait glanés çà et là, inventant toutes sortes de fables pour le plus grand plaisir de la population qui recommença à l'inviter afin de rompre la monotonie des soirées. On raconte qu'un premier ministre l'aurait eu pour oncle et qu'il avait beaucoup appris des techniques qu'il pratiquait pour captiver l'auditoire. Mais ceci est une autre histoire...

\*

Le gardien du phare avait confondu le cri des esprits avec celui d'eiders à duvet qui colonisaient l'île. Ces oiseaux bâtissaient leurs nids dans les anfractuosités des rochers. Les bosquets de rosiers sauvages, de framboisiers et de groseilliers les avaient dissimulés à sa vue. L'île abritait en fait la plus grande colonie d'eiders à duvet du pays, accueillant année après année plus de dix mille couples. N'ayant jamais confié à quiconque qu'il croyait l'île hantée, tout comme les autres gardiens de phare avant lui, personne ne lui avait parlé du cri des eiders à duvet : « AhhhOuuu ! AhhhOuuu ! »

*Mai 2016*